

c'est que d'autres hommes, et trop nombreux, certes, restent sourds et n'écoutent pas les avertissements que constitue un tel réveil de la piété.

Si, cependant, ils « connaissaient le don de Dieu », s'ils songeaient qu'il ne peut rien arriver à un homme de plus malheureux que de s'être éloigné du libérateur du monde, que d'avoir abandonné les mœurs et les règles chrétiennes, ils s'éveilleraient entièrement d'eux-mêmes, et ils se hâteraient d'échapper à une perte trop certaine en changeant de voie.

Or, maintenir sur la terre et étendre l'empire du Fils de Dieu ; travailler avec zèle à ce que les hommes soient sauvés par la participation aux grâces divines, c'est le devoir de l'Eglise. Ce devoir est si important et lui appartient tellement en propre que toute son autorité et son pouvoir reposent principalement sur cette tâche. Il Nous semble que, jusqu'à ce jour, Nous Nous sommes appliqué selon nos forces à remplir cette mission dans le ministère du pontificat suprême, ministère très difficile, certes, et plein de soucis. Quant à vous, vénérables frères, d'une façon habituelle et quotidiennement même, vous consacrez avec Nous à cette même tâche vos principales pensées et vos veilles.

Mais, les uns et les autres, nous devons, eu égard aux circonstances, taire des efforts encore plus grands. A l'occasion surtout de cette Année sainte, il nous faut répandre de plus en plus la connaissance et l'amour de Jésus-Christ par nos enseignements, nos conseils, nos exhortations. Si seulement Notre voix pouvait être entendue, non pas tant, disons-Nous, par ceux qui ont coutume de recevoir, dans des oreilles bien disposées, les maximes chrétiennes, que par tous les autres, de beaucoup les plus à plaindre qui, tout en conservant le nom de chrétiens, mènent une vie dépourvue de foi et d'amour envers le Christ ! C'est d'eux surtout que Nous avons pitié ; Nous voudrions qu'eux, tout spécialement, considèrent avec attention quelle est leur conduite et jusqu'où ils s'égarent s'ils ne reprennent pas leur bon sens.

N'avoir connu Jésus-Christ à aucune époque et en aucune manière, c'est un très grand malheur, certes. Il ne s'y joint pas, cependant, l'obstination ou l'ingratitude. Mais, renier ou bien oublier Notre-Seigneur après l'avoir connu, c'est là un crime si horrible et si insensé qu'il semble à peine possible qu'un homme s'y laisse aller. Jésus est, en effet, le principe et la source de tous les biens. De même que le genre humain n'aurait pu être délivré sans la grâce du Christ, ainsi le monde ne peut, sans la vertu du Christ, être sauvé. « Il n'y a point de salut par aucun autre, car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes dans lequel nous devons être sauvés. » (Act. IV, 12)

Quelle est la vie des mortels lorsqu'en est banni Jésus, « la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, » quelles sont leurs mœurs, quelle est leur misère, tout cela ne nous est-il pas suffisamment enseigné par l'exemple des nations qui sont privées de la lumière chrétienne ? Celui qui se souviendra, pendant un peu de temps, de l'aveuglement d'esprit de ces peuples, encore atténué chez saint Paul (Rom., I) de leur dépravation, de leurs superstitions et de